

## Petite introduction

### A propos de « Quant au féminin » de Michèle Ramond

Nadia Mékouar-Hertzberg

Le texte de Michèle Ramond, « Quant au féminin »<sup>1</sup> aborde une réflexion et une préoccupation qui hantent notre travail. Le mot « hanter » peut paraître exagéré ; il l'est certainement. Mais je n'en n'ai pas trouvé d'autre pour rendre compte de l'inquiétude qui étreint nombre d'entre nous lorsque l'on aborde de face la question du féminin et de ses créations et que l'on se risque à lancer : « Quant au féminin, (...) ».

Car finalement c'est qui ou c'est quoi le féminin ? Et, à se tourner vers ce féminin, ne court-on pas le risque d'oublier ses œuvres, d'en faire les simples prétextes de notre quête, de notre « ivresse » dirait Michèle ? Ne vaudrait-il mieux pas, dans ces conditions, éluder l'épineuse question du féminin ? La pression plus ou moins insistante des enseignements universitaires nous y enjoint, elle qui prône avec vigueur et détermination l'impériale neutralité d'une création qui, toujours, serait par-delà le masculin et le féminin. En outre, et comme pour conforter et justifier cette élision plus ou moins explicite, le féminin ne s'épuise pas dans une série de traits normatifs figés que les créations des femmes mettraient en exergue et en application. Julia Kristeva insiste à juste titre sur l'absolue « singularité des apports des femmes »<sup>2</sup> et de leurs créations, faisant valoir non pas l'importance de les déterminer par rapport à un ensemble de spécificités génériques homogènes, mais la nécessité de les considérer dans leur singularité et leur disparité respectives, chacune d'entre elle étant marquée d'une originalité transmissible mais fondamentalement irréductible. C'est bien en cette reconnaissance de l'absolue singularité de la création, – celle de la femme comme celle de l'homme –, que s'enracine sa portée universelle, son statut d'œuvre d'art. Cette absolue singularité étant reconnue, nous ne pouvons que nous détourner du mirage faussement sécurisant de traits identitaires fixes, spécifiquement et exclusivement

---

1 « Quant au féminin », Michèle Ramond in *Gradiva-Créations au féminin* - LISE

2 *In Seule une femme*, Julia Kristeva, Clamecy, Éditions de L'aube, 2008, p. 132.

féminins de la création. L'utopie du féminin et des créations au féminin ne s'en trouve que plus fragilisée.

Alors ?

Alors il y a la tentation du 2, du masculin/féminin, de l'étude contrastée ou croisée masculin/féminin, planche de salut de notre utopie. Or, cette logique binaire, on le sait, est celle-là même qui a engendré et justifié la hiérarchisation du masculin et du féminin. Et cette hiérarchisation a conduit, ni plus ni moins, à la forclusion du féminin sous diverses formes, en divers lieux et en diverses époques. Je renvoie, pour ces questions fondamentales, aux études de Françoise Héritier qui démontrent pourquoi la différence masculin/féminin qui *a priori* s'avérait neutre, cette différence qui aurait pu aboutir au simple constat de l'altérité, s'est transmuée en principe flagrant et constant de discrimination ; pourquoi à cette différence si constitutive, à cette « balance si banale », repérable dans l'immédiateté des corps, s'est puissamment greffée « une valence différentielle des sexes » fondée sur une valorisation systématique de tout ce qui a trait au masculin<sup>3</sup>.

Dans ces conditions, le « 2 » est à juste titre décrié, pour le meilleur et pour le pire, en tous les cas, pas toujours à l'avantage du féminin et des femmes. Dans le champ de nos pensées et de nos créations, cette débâcle du « 2 » se fait à la faveur d'une pensée plus complexe : une pensée que l'on pourrait qualifier de « rhizomatique », c'est-à-dire, dans la terminologie deleuzienne, une pensée en réseau, où les éléments s'activent les uns les autres, s'infléchissent de façon incessante en fonction de la complexion de l'organisme qu'ils configurent, établissant ainsi une circulation incessante entre les dimensions qui rend impossible tout rapport binaire d'opposition. Indéniablement, les créations féminines se sont révélées particulièrement novatrices et aventureuses dans ce dépassement de la logique binaire. Pour le domaine de l'Espagne, Chantal Maillard analyse très précisément cette élaboration d'une rationalité féminine émancipée de la logique du 2 ; elle n'affirme pas que la pensée féminine est à l'origine de ce dépassement, mais qu'elle en est un vecteur de diffusion particulièrement efficace : « Nuestra economía, nuestras formas de gobierno, nuestras creencias se han configurado a partir de la disyuntiva propuesta por el sistema numérico: lo par frente a lo impar, el sí frente al no (...) Nuestras vidas siguen el orden del dualismo formal y excluyente. »<sup>4</sup>

---

3 *In Masculin/Féminin* II, Françoise Héritier, Paris, Odile Jacob, 2002, pp.16 -17

Françoise Héritier trouve de convaincants éléments de réponse dans « l'exorbitant » pouvoir des femmes de procréer, y compris le sexe masculin, qu'il s'agirait alors de neutraliser en mobilisant tous les leviers d'une hiérarchisation défavorable au féminin.

4 « Las mujeres en la filosofía española » in *Breve Historia de la literatura femenina española*, Iris Zavala, t.V,

Elle ajoute : « La racionalidad « femenina » tiene como cometido informar: materializar las formas que habrán de configurar un mundo habitable, adecuado a las necesidades de estos cuerpos espirituados, o espíritus corporéos que somos todos (...) ». On remarque au passage que ce dépassement de la dualité n'est pas seulement une vue de l'esprit, qu'elle n'est pas sans impact sur la conformation de l'espace où nous vivons, du lieu que nous occupons et qui conditionne si puissamment nos vies de femmes et d'hommes.

Si les textes des femmes travaillent à pulvériser le « 2 » en tant que mode d'exploration de la réalité sensorielle affective, intime, historique, économique, etc., on parvient alors à une articulation redoutable, redoutable parce qu'elle ne fonctionne pas, parce qu'elle grippe le système : comment soumettre à la logique du « 2 », éprouver à la logique du « 2 » (qui peut prendre de multiples formes) des textes qui, précisément, s'en émancipent ? Comment prétendre recourir à la logique de la différence féminin/masculin pour analyser des textes qui précisément réfutent toute dualité comme voie d'approche ?

J'avancerais volontiers la proposition suivante et rejoindrais ainsi les propos de Michèle Ramond sur la fluctuance d'un féminin insituable et, je reprends ses termes, *borderline*. Si nombre de créations de femmes disent l'absence du féminin, sa forclusion, son évincement, c'est aussi pour dire que le féminin est absence, se résorbe, ou plutôt se diffracte dans l'absence. Absence et silence pourraient ainsi être, dans le secret de la création esthétique, des modes d'affirmation du féminin ; le féminin consisterait donc en une construction intégrant d'autres modalités de l'être, peut-être même une autre philosophie et une autre politique de l'être. Il émergerait au travers de la construction de sa propre absence, une absence dotée d'une effectivité, d'une densité signifiantes. Certes, il y a grand danger et bien des effets pervers à l'affirmation de la « non-présence » du féminin en tant que modalité d'être : le principal d'entre eux est précisément de tomber dans le piège grand ouvert d'une mystique de l'ineffable qui s'activerait dès lors qu'il s'agirait de formuler le féminin ou d'observer et d'analyser les ressorts de cette formulation. Je ne prétends aucunement soutenir que le féminin se résorbe dans l'insaisissable, dans une commode évanescence qui l'exonérerait de toute formulation théorique : ce serait là, je crois, un désaveu cinglant pour les études des textes des femmes. Ce qu'il m'importe de faire valoir, c'est que peut s'articuler une construction du féminin qui mise sur les potentialités de l'effacement du féminin, qui transmue cet

---

Anthropos, Madrid, 1998, p.269

effacement en « latéralisation » : le féminin n'est pas « devant », comme une donnée objectivée mais toujours « à côté », de biais, tangent, oblique, en négatif. La symbolisation du féminin à l'œuvre dans les textes apparaît alors fondée sur les principes d'une véritable et assez troublante « traversée du négatif ». Les perspectives proposées par Monique Schneider<sup>5</sup>, à laquelle je viens d'emprunter ces dernières expressions, approfondissent magistralement cette impossibilité de faire du féminin un objet qui s'imposerait et que l'on pourrait envisager, observer, de face, « en pied », afin de mieux le déterminer. Le féminin apparaît au contraire comme irréductible aux paradigmes de la verticalité, de la souveraineté absolue et centralisatrice : « on ne saurait vouloir le féminin ; on ne peut le rencontrer que comme suspension de la logique phallique, comme une expérience s'imposant, à tous les sens du terme, comme renversante. (...) Exclu des démarches scripturaires fascinées par le modèle de l'inscription marmoréenne, le féminin peut affleurer lorsque la pensée se fait exploratoire, (...). Si le féminin n'est saisissable que dans sa traversée du négatif et de l'errance, (...) il exigera, pour devenir inscriptible, des modalités d'écriture qui débouchent, non sur des symboles formalisables, imposant leur transcendance par rapport au monde du devenir, mais sur un entrelacs de schèmes ».<sup>6</sup> Ce n'est pas sans conséquence. Considérer le féminin dans les textes comme « traversée du négatif » et en déduire, dès lors, que son inscription ne peut être « frontale », objective mais bien plutôt latérale, peut conduire, par exemple, à poser la question de la possibilité, de la viabilité, de la représentation du *sujet* féminin en littérature<sup>7</sup>. Ce sujet féminin apparaît dans un mode d'existence, mieux vaut-il dire peut-être, d'émergence, latérale ou toujours légèrement biaisée, un sujet toujours aux « embouchures du dire »<sup>8</sup>, un « dire » qu'il courtise admirablement sans jamais pouvoir ou vouloir le conquérir. Ce sujet advient sujet non pas dans le mouvement d'une dynamique centralisatrice mais dans le mouvement même de son absentement.

« Quant au féminin », il renvoie donc à un mode d'être *frontalier* et deviné, de l'ordre de *l'horizon* plutôt que comme territoire délimité et fixé. Le féminin serait ainsi bien plus un mode d'être, ou de ne pas être, qu'une identité. Ce féminin deviné, ce féminin comme horizon plutôt que comme donné délimité et fixé, je l'ai trouvé dans des textes

---

5 *Le paradigme féminin*, Monique Schneider, Paris, Champs/Flammarion, 2004

6 *In Le paradigme féminin*, Monique Schneider, *Ibid*, p.231

7 Les possibilités et les modalités de la représentation du sujet féminin dans les arts ont été et sont toujours au centre des réflexions sur les créations au féminin. Je renvoie à *La femme existe-t-elle ?*, sous la direction de Michèle Ramond, publié dans le cadre des des travaux de Gradiva.

8 L'expression est de Monique Schneider, *Le paradigme féminin*, *Ibid*, p.324

aussi divers que ceux de Rosa Montero – pensons au final de *Temblor* : « Hacia algún lugar remoto en donde se pudieran soñar los nuevos sueños. »<sup>9</sup> –, ou que ceux de María Zambrano qui assimilent judicieusement Eloïse, Diotime et Antigone à autant de figures de « l'Aurore », à l'image d'une lumière diffuse et lointaine, promesse d'une lumière juste naissante sans jamais en avoir l'insolente brillance car toujours liée à l'obscurité – « En ese su tener que reiterarse para ser, en ese su ser que ha de atravesar el tiempo estando sometida a él, ese tener que ir más allá de sí misma (...). »<sup>10</sup> –, ceux de Carmen Martín Gaité – « (...) hacia el reino inconcreto del que sólo se sabe que está lejos, que no ha visto nadie y que acoge a todos los pájaros ateridos y audaces, brindándoles terreno para que hagan su nido en él unos instantes. »<sup>11</sup> – ceux d'Ana María Matute – « Los ojos de la madre eran dos agujeros por donde entraba el frío: un frío largo y delgado, como un miedo antiguo, retenido demasiado tiempo. »<sup>12</sup> Je ne cite que quelques-uns de ces textes, en ayant bien conscience que les textes des femmes n'ont pas le monopole de ces horizons inconnus et pourtant devinés, inquiétants et secrètement familiers, présents dans leur absence même, pressentis dans leur incessante renaissance. Mais que ces horizons, que cet au-delà, soient portés, dans les textes, par les psychés féminines est signe que le féminin s'y manifeste davantage comme perspective(s) que comme donnée(s), que le féminin ne se donne pas, en quelque sorte, qu'il ne s'énonce ni ne se célèbre mais qu'il est, au contraire, de l'ordre de l'à-venir, de l'expectative, qu'il est dans le mouvement même de cette expectative, un peu comme cette aurore qui, engendrant la lumière, s'engendre elle-même dans un mouvement de recommencement infini. Il y a indéniablement un « tremblement » au moment d'inscrire le féminin – et l'on peut faire référence au texte de Maïssa Bey où se trame cette association du tremblement, du fluctuant, au féminin, induisant un véritable « séisme identitaire » comme le signale Christiane Chaulet-Achour<sup>13</sup> -, un tremblement, une incertitude afin de toujours laisser une voie pour qu'il puisse potentiellement se dire autrement, pour qu'il y ait toujours un au-delà possible du féminin et qu'il puisse se placer sous le signe de « l'en-cours » et de « l'entre deux » : le féminin est « limite » est à la limite, toujours, non pas de part et d'autre de la limite, mais à, sur la limite, sans jamais basculer d'un côté ou de l'autre. C'est alors que le féminin apparaît comme

9 *In Temblor*, Rosa Montero, Barcelona, Seix Barral, 1993, p.251

10 *In De la Aurora*, María Zambrano, Madrid, Turner, 1986, p. 109

11 « De su ventana a la mía », in *Desde la ventana*, Carmen Martín Gaité, Madrid, Austral, 1999, p.125

12 *In Los hijos muertos*, Ana-María Matute, Madrid, Destino, 2004, p.317

13 In « Séisme urbain, séisme identitaire : marche de femme dans *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey », Christiane Chaulet-Achour in *Gradiva* – LISE [http://gradiva.univ-pau.fr/live/lise/reflexion\\_feminin](http://gradiva.univ-pau.fr/live/lise/reflexion_feminin)

dimension qui « suture » les dualités, sans pour autant les annuler. En effet, il faut bien du « 2 » pour que l'on s'y tienne entre ; sans « 2 », plus de limite sur laquelle se tenir. Mais ce « 2 » change de sens et de fonction sous l'impulsion d'un féminin frontalier, transversal : il n'est plus signe de séparation et implique une frontière qui toujours se déplace. Ce féminin comme dimension porteuse de trouble, comme territoire suscitant le trouble, permettant une in-définition qui ne soit pas, pour autant, négatrice de l'être ne dépasse pas la dualité pas plus qu'il ne l'annule : il la trouble, il l'affirme en la troublant, en la rendant mouvante, inassignable et irréductible à toute dérive hiérarchique. C'est un féminin « fauteur de trouble » au sein même de cette différence masculin/féminin dont il est portant l'un des éléments, un féminin qui brouille les frontières de lui-même pour s'ériger en principe de liaison, faisant jouer, sans l'annuler, la séparation d'avec le masculin.

Est-il bien utile alors – même si cela produit (et quel étrange retournement de situation !) un certain confort intellectuel – de proscrire le « 2 », de pulvériser le duel ? Le « 2 » ne pourrait-il pas plutôt devenir gage de fécondité<sup>14</sup> ? La dualité masculin/féminin ne pourrait-elle pas signifier un processus de *différenciation* plus encore que de différence ? Peut-être y a-t-il dans le léger glissement de « différence » à « différenciation », d'une identité « différente » à une identité « différenciée », une nuance délicate et infime mais suffisamment insistante pour indiquer un processus en procès, jamais définitivement défini, toujours susceptible de déplacements, d'amendements et comportant cette part d'indécidable qui fait que la différence n'est pas la séparation, qu'elle implique un bord-à-bord féminin/masculin sagement entretenu, un « en cours » perpétuel qui la départit de toute définition exclusive.

Le féminin n'est pas « prescriptif » et exclusif, territorialisé et délimité, mais s'impose comme différence en acte, comme activation sans cesse réitérée et renouvelée d'une différence salutaire. En ce sens, je rejoins les affirmations d'Hélène Cixous qui rapproche les textes de femmes d'une sorte de philosophie appliquée du « commencement », d'une célébration du commencement sous diverses formes et comme le gage d'une différence toujours ré-initialisée et activée : « Un corps textuel féminin se reconnaît au fait que c'est toujours sans fin : c'est sans bout ; ça ne se termine pas ; c'est d'ailleurs ça qui rend le texte féminin difficile à lire très souvent. (...) ». Un

---

14 Je reprends en partie les termes de Michelle Perrot qui parlait de la « grande fécondité du 2 » in *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Michelle Perrot, Paris, Flammarion, 1998, p.17

texte féminin commence de tous les côtés à la fois, ça commence vingt fois, trente fois ». <sup>15</sup>

Ces réflexions d'Hélène Cixous sont d'une pertinence absolue peut-être avec la seule réserve que cette sagesse du commencement me semble davantage s'appliquer au mode de surgissement du féminin dans les textes des femmes qu'aux textes en eux-mêmes : ce sont pas les textes qui s'avèrent « difficiles à lire », mais bien le féminin en ces textes qui n'est jamais immédiatement perceptible, défini et définitif comme s'il devait plutôt se dire et se lire « entre les lignes ». Cette dernière remarque méritera peut-être de futurs commentaires, de futures « petites introductions ». Quant au féminin, donc, il vaut bien ces détours et ces efforts.

---

15 « Le sexe ou la tête » in *Le langage des femmes*, Cahiers du Grif, Paris, Éditions Complexe, 1992, Hélène Cixous, p.90